

profondes combinaisons où il n'y a eu qu'un instinct et fantaisie; sérieux et positifs, nous épuisons notre philosophie à suivre la trame des songes d'un enfant.

o. 29

... C'est ce que la Theogonie d'Hésiode, si ce n'est un premier rudiment de théologie nationale, un essai pour organiser la cité des dieux et leur histoire, comme les tribus et les cités de la Grèce tendaient d'elles-mêmes à s'organiser en un corps de nation? Le nom d'Orphée servit, on ne peut douter, à couvrir une tentative du même genre. Les mystères concentrèrent plus tard dans leur sein les éléments de la vie religieuse la plus développée. Il faut avouer néanmoins que la destinée de la Grèce ne l'appelait pas à être un pays hiératique. Toutes les grandes révolutions de la Grèce, les conquêtes successives des Hellènes, des Héraclides, de Thébains, sont autant de triomphes de l'esprit laïque, autant de soulèvements de l'énergie populaire contre une forme sacerdotale imposée. —

o. 59

... Les tombeaux chrétiens du cimetière de Saint-Salvator. Orphée charme les animaux; ailleurs, le Christ en Jupiter-Pluton, marié à Proserpine, reçoit les âmes que leur aïeule, en présence des trois Parques, Mercure coiffé du (pétage) pétase et portant en main la verge du psychopompe. — — — — —

M. Creuzer a tous les défauts de ses maîtres d'Alexandrie: l'exagération symbolique, une tendance trop prononcée à chercher partout du mystérieux, le syncrétisme quelquefois le plus intempestif. Jamblique à côté d'Hésiode, Nonnus à côté d'Homère, figurent à la même page pour l'interprétation du même mythe. Les alexandrins sont à ses yeux de bons exégètes, de vrais restaurateurs du paganisme, qui souvent son revenus par l'intuition philosophique au sens primitif des dogmes, les orphiques eux-mêmes, si suspects de charlatanisme, avaient conservé l'esprit de la religion primitive. Il semble qu'il n'y ait pas de temps pour M. Creuzer. Il cherche trop haut ses solutions, parce que lui-même réside trop haut, parce qu'il n'a pas le sentiment de la vie simple, maigre, enfantine, toute sensuelle et pourtant toute divine, qui fut celle de premières races indohelléniques. Il faudrait une âme tout enivée de poésie pour comprendre le ravissant délire que l'homme de ces races ressentit d'abord en face de la nature et de lui-même. Fatigués à chercher en toute quelque chose de raisonnable, nous nous obstinons à trouver de

des dieux si grossièrement puerils. Mercure est la nature humaine envisagée dans ses aptitudes et son industrie, l'éphébe tel que l'a fait le gymnase, beau par sa rigueur et sa supériorité. Au contraire toutes les idées de jeunesse, de plaisir, de volupté, d'expédition aventureuses, de faibles triomphes, d'emportements terribles, se groupent autour de Bacchus. C'est le côté brillant de la vie; c'est l'enfant chéri des nymphes toujours jeune, beau, fortuné, entouré de caresses et de baisers, sa molle langueur, ses formes moins pures, son embonpoint, son type féminin dégénérant souvent en androgynisme, décèlent une moins noble origine. Comparé au dieu grec par excellence, à Apollon, c'est encore un étranger qui, malgré un long séjour en Grèce, n'a pas perdu son air asiatique; il est vêtu d'une longue bassaride, car il a peur d'aller nu; son front est ceint de la mitre orientale, car ses cheveux ne suffisent pas pour le couronner. *

Bl. 16
à la page 100
(2 pages de la même
dépense)

Bingos n

21/11/00

Ernest Renan Les origines
de l'antiquité n. 1. 1. 1. 1.

D'histoire Religieuse

Paris (Leray) 1864

a. 18

C'est ainsi que le vase miliaque, le canope surmonté
d'une tête humaine, dont l'image frappa sans doute
les premiers Grecs qui voyageaient en Egypte, devint,
par une longue série de coq-à-l'âne, un héros grec qui
assista au siège de Troie. Le héros Cantharus sortit
de même du canthare ou verre à boire, et fut ~~le~~ ^{le} ~~le~~
le vase et le compagnon de Bacchus. Souvent enfin
des liaisons d'idées, presque insaisissables, de raisonn
d'eurythmie, comme celles qui déterminent les
contours de l'arabesque, présidaient à la formation
de ces étranges fables. Pourquoi Neptune et le cheval,
Venus et la mer sont-ils toujours associés? Peut-être
ne faut-il chercher à un pareil rapprochement
d'autre raison que la grâce infinie de l'élément
humide, les ondulations de ses contours et la ma-
nière harmonieuse dont ses courbes se marient
aux lignes flexibles du plus beau type de la
nature animale

1. 19

Si Mercure n'était que le dieu des voleurs et
Bacchus le dieu du vin, comme on l'enseigne
aux enfants, ce seraient là des fictions médi-
ocrement ingénieuses, d'assez pauvres figures de
rhétorique qu'il faudrait laisser à l'épopée de
Boileau; mais l'antiquité n'adora jamais

1. 20

Loi

(Rena)

Ka buprin éoxhⁿ p^{ro}scrip^a

s. 31-2

Lampadion

s. 32 La forme humaine n'est-elle pas le plus expressif des symboles? A-t-on que les canopes, les dieux-vases, les ^{s.} mais, ornements de l'âge cabotique étaient plus significatifs que les dieux échos du ciseau de Phidias et de Phidias?

L'ancienne religion pélasgique, où M. Creuzer a ^{s. 35-6} vu découvrir une émanation du symbolisme oriental, n'est aux yeux de M. Lobeck, qu'un fétichisme absurde et grossier; ces mystères, restes, selon M. Creuzer, d'un culte pur et primitif ne sont pour M. Lobeck que des jongleries analogues à celles des loges maçonniques. Plein d'une sainte indignation contre ce que Voss appelait les ordres allégoriques, les mensonges de Platon, il repousse hautement toute interprétation portant un cachet religieux. M. Creuzer, entraîné par sa vive imagination, se passe sans cesse les bornes de ce qu'il est permis de savoir. M. Lobeck n'est jamais plus heureux que quand il peut nier et montrer à ses devanciers qu'ils ont trop affirmé. Aucun mythologue ~~ne l'a égalé~~ ^{mais s'il rapproche les textes originaux} ne l'a égalé pour la critique des textes originaux; mais, s'il rapproche les textes, ce n'est pas pour en faire sortir la lumière, c'est pour la

s. 36

briser les uns contre les autres, et montrer qu'il ne reste que des ténèbres. La conclusion de son livre est qu'on ne sait rien sur les religions antiques, et qu'il n'y a pas même lieu à conjecturer. Ses attaques, d'ailleurs, ne s'arrêtent pas aux religions de l'antiquité. Ce n'est pas seulement envers Eleusis et Samothrace que M. Doberck se montre irrévérencieux et railleur. Toute forme religieuse supposant hiérarchie et mystère, tout ce qui de près ou de loin ressemble au catholicisme lui est antipathique, insupportable pour les superstitions populaires, il l'est bien plus encore pour les interprètes, qui veulent y trouver un sens éléré. La religion et la philosophie n'ont, selon lui, rien à faire ensemble, les neo-platoniciens sont d'impudents faussaires, qui n'ont réussi qu'à détruire la physiognomie de la religion ancienne, sans la rendre plus acceptable. A quoi bon chercher à n'être qu'à moitié absurde? A quoi bon suer sang et eau pour trouver un sens à ce qui n'en a pas? ✕

s. 63

→ La religion de l'antiquité était, comme la société ancienne, fondée sur l'exclusion: c'était une religion étroite et nationale; elle n'était faite ni pour l'exclure ni pour l'échanger. La première condition exigée pour l'admission aux mystères était de déclarer qu'on n'était pas barbare. L'ancienne Grèce s'était montrée bien plus exclusive encore...

Les 2 origines de l'humanité se rejoignent au 4^e s. av. J.-C.

Doberck 9/22 par 1934

(4) >

i. 41

À la tête de l'école en la matière hellénique de l'antiquité de l'histoire de l'humanité
se place l'homme rose que le soleil de l'hellénisme a fait Religieux Paris
trop tôt s'est dévoué, et qui, dans une vie de qua- (Leng) 1864
rante années, sut indiquer ou résoudre avec une s. 40.
merveilleuse sagacité les problèmes les plus délicats
de l'histoire de races helléniques. Ses ouvrages
d'Otfried Müller. Tout en admettant, comme M.
Creuzer, un culte mystérieux chez les populations
les plus avancées de la Grèce, M. Müller se sépara
profondément du chef de l'école symbolique, en
rejetant l'hypothèse surannée des colonies orien-
tales, et en reliant la couleur sacerdotale et the-
ologique de ces cultes primitifs. La religion des
Pelasges fut le culte de la nature embrassé
surtout par les sens et l'imagination. La terre-
mère (Gaïa-mater) et les divinités cathodiques, telles
que Perséphone, Hadès, Hérès, Hécate, dont le
culte se continua dans le mystère, étaient les dieux
des tribus thraces et pelagiques, auxquelles les Helli-
niens empruntèrent leurs croyances mythologiques
pour les transformer, selon leur manière de
concevoir plus morale et moins cosmique. Ces
cultes ne furent ni une révélation primitive, ni
une institution apportée de l'étranger, mais bien
l'expression du génie, des mœurs, de la vie poli-
tique de chacune des peuplades de la Grèce.

Nous pouvons dire main-
tenant trop exclusivement
hellénique. Car Otfried Müller
en rejetant avec raison les
influences orientales, dans le
sens vague que M. Creuzer don-
nait à ce mot, méconnaît
aussi les liens incontestables, qui
rattachèrent primitivement
les traditions religieuses des
Grecs à celles des peuples de
l'Asie appartenant à la sa-
che indo-européenne. Il est

raîque les faits qui ont
mis ces relations en évidence
ce n'étaient guère connus à
l'époque d'Otfrid Müller.

La distinction des races devint aussi entre les mains
d'Otfrid Müller la base de l'explication mytholo-
gique. De là ces excellentes monographies des Do-
niens, des Minyens, des Eubœens, ces recherches si
délicates sur la nationalité de chaque dieu et ses
conquêtes successives. La lutte d'Héraclès, et
d'Apollon est la lutte des vieilles divinités rusti-
ques de l'Arcadie contre les dieux plus nobles des
conquérants; l'infériorité des races vaincues se
montre dans le rang subalterne de leurs dieux;
admis par grâce dans l'Olympe hellénique, ils
n'y montent jamais bien haut. Et si arrivent qu'à
être les héros et les messagers des autres, lui est-ce
qui Apollon, en effet, si ce n'est l'incarnation du génie
dionysiaque? Rien de mystique dans son culte, rien d'a-
gastique, rien de catécholisme sauvage qui
caractérise le culte phrygien. Ennemis des dieux
industriels et agricoles des Pélasges, ce type idéal
du héros n'a pour mission ici-bas que celle du
guerrier, se venger, protéger et punir le travail
est au-dessous de lui. Lui est-ce qu'Atémis, de son
côté, si ce n'est la personnification féminine du
même génie, la vierge dorienne, qui n'a ni édu-
cation ni tendresse, l'égalité des hommes, charité,
fierté, maîtrise et elle-même, n'a point besoin ni de
protecteur ni de maître. Que nous sommes loin
de ces dieux pélasgiques, à peine déçus.

1645

de l'univers, couverts de suie et fumée, comme
s'ils venaient de sortir des officines de la nature, se-
laient sous vergogne leur noire obscurité! Ici ce sont
des dieux immaculés, exempts d'efforts et de peines;
les phénomènes physiques ne forment plus le
carnage des mythes divins; l'humanité prend
définitivement le dessus.

1644

M. Peller, à bien des égards, peut être consi-
déré comme le continuateur de la méthode d'Otfrid
Müller. — A ses yeux aussi l'élément mystique
de la religion presque appartient aux Thraces et aux
Pélasges. L'idée fondamentale du culte pélasgique
était l'adoration de la nature enorgueillie comme
vivante et divine, de la terre et surtout des divinités
chthoniennes. En opposition avec le naturalisme des
Pélasges, M. Peller place l'anthropomorphisme
des Hellènes, représenté par l'âge homérique, où se
fonda d'une manière, mais, quand le torrent
de cette époque guerrière se fut écoulé au
siècle de Solon et de Périclès, il y eut comme
une réaction en faveur des anciens cultes, qui
s'exprima par deux formes, l'éschisme et le
mystère, toutes deux assez modernes, toutes deux
mêlées de quelque charlatanisme, toutes deux
— reléguées plus tard avec empressement par
(9) *Atémis und Persephone* (Hambourg, 1837).

1645

agrippa
d'agrippa

Kabir
L'agrippa

les néo-platoniciens.

La distinction des époques, est ainsi la base
des études de M. Preller, les dieux ont leur chrono-
logie comme leur rationalité. En général
l'antiquité se fatiguait vite de ses symboles;
ni culte ni culte guère pour plus de cent
ans; la mode, comme de nos jours, était pour
beaucoup d'au, la dévotion. La religion, et art
des produits vivants de l'humanité, doit vivre,
c'est-à-dire changer avec elle. Soit-ce les saints
de plus vieille date, et de meilleur aloi qui res-
sont dans nos églises; jouissent de plus de faveurs,
qui reçoivent le plus de vœux et de prières? La
Grèce, à cet égard, se donnait pleine carrière;
et bien souvent traitait ses dieux non selon leurs
mérites, et leur ancienneté, mais selon leur
fermesse et leur bonne grâce. Le moindre
dieu venant de l'étranger était sûr d'obte-
nir bientôt plus la vogue que ceux qui avaient
pour eux la plus longue possession. C'est ainsi
que les Kabir, nains difformes de Samothra-
ce, furent relégués à leurs forges, et à
leurs soufflets. Presque toute les divinités pélas-
giques éprouvèrent des affronts de cette espèce.
Le mieux l'un autre à grand peine d'au le
cortège d'un jeune dieu fort à la mode,
 Dionysos, l'heraïs, le grand dieu pélasgique

est réduit à garder le coin des routes et à montrer le chemin aux voyageurs engagé dans sa gaine. L'honnête Vulcain, ce consciencieux travailleur, ne montre dans l'Olympe que pour essuyer les coups, de pied de Jupiter, les rebuffades de Vénus, lui si souriante, si laborieuse. (dieux forgerons, dieux) Tous ces dieux antiques d'un peuple industriel, - dieux forgerons, dieux agriculteurs, dieux pasteurs, divinités tristes, sérieuses, utiles, peu favorisées des grâces - deviennent des dieux satellites ou serviteurs de dieux plus nobles. En général, les héros représentent des dieux étrangers qui n'ont pas su prendre rang parmi les divinités nationales, ou les divinités déclassées qui ne vivent plus que dans la superstition populaire. Rarement, en effet, les dieux détrônés l'étaient sans compensation. Les nouveaux cultes ne détruisaient pas les cultes antérieurs, mais les rejetaient dans l'ombre; plus souvent encore ils se les assimilaient, en devenant comme de vastes creusets où les mythes et les attributs des dieux plus anciens se fondaient sous un nou^{veau} nouveau. Ainsi les mythes de Cérès et de Proserpine absorbèrent presque tous les autres; ainsi les mystères sabaziens de Phrygie firent fortune en se greffant sur ceux de Bacchus. Ce fut surtout lors de l'invasion des mystères sabaziens, vers le VII^e siècle avant notre ère, que se

1647

manifesta chez les Grecs cette singulière curiosité pour les rites étrangers, que saint Paul, en excellent observateur, donne comme un des traits de leur caractère. Les cultes d'Atthis, de Cybèle, d'Adonis, avec leurs bruyantes orgies, leurs larmes, leur génie sauvage et licencieux, surprirent le goût si pur de la Grèce. Il y eut surtout un dieu mort, Zagreus, qui fit tout d'abord une prodigieuse fortune. C'était Dionysos lui-même, le dieu toujours jeune, que l'on supposait frappé dans sa fleur comme Adonis, et qu'on honorait d'un culte sanglant. Repoussé avec dégoût par les gens d'esprit et les hommes honnêtes, ces cultes furent exploités par de grossiers charlatans (mystes, métragyrtes, orphéotélètes, theophrustes), imitateurs des vouteuses, de paratians des sacerdoles phrygiens, qui couraient les rues et les carrefours, et faisaient leurs dupes dans la foule crédule. Ils remettaient les péchés pour quelque argent, trafiquaient des indulgences, composaient des philtres et guérissaient les maladies. « Après les quêteurs de la mière des dieux, dit un des interlocuteurs du Banquet d'Athènes, par Jupiter! c'est la plus détestable engeance que je connaisse. »

¹ Actes de Apôtre, ch. xvii, v. 22